



La vaillance n'est pas dans les belles paroles. C'est aux actes surtout que l'on juge nos rôles. Prince, retenez-le. Cette phrase était écrite au tableau noir, dans la salle d'études, où les enfants royaux de Belgique recevaient les leçons de leur Mère, au palais royal de Bruxelles. (Illustration)

On vit rarement un combat plus sauvage que le massacre qui eut lieu pendant cette nuit d'avril. Les troupes anglaises de réserve, accourues de la ville, s'avancèrent au rythme de l'artillerie, tandis que l'air empesté et morbide des gaz asphyxiants s'étalait au-dessus de leur tête.

Les routes étaient entravées par les convois d'approvisionnement nocturnes, qui devaient rejoindre nos troupes dans le saillant. Sur toute la longueur du front la canonnade était particulièrement violente, tandis que le flanc gauche des Canadiens, qui décrivait presque partout des zig-zags, s'efforçait de creuser des tranchées pendant que l'on exécutait des contre-attaques.

Dans certains cas ils purent occuper des tranchées de la deuxième ligne française qu'ils rencontrèrent sur leur route mais en général ils durent creuser la terre où ils pouvaient.

Le flanc droit allemand avait franchi la rivière en plusieurs points, et il attaquait résolument les restes des troupes françaises disposées sur la rive est.

Le désarroi regnait partout, car il ne fallait pas songer à un plan d'état-major

Il faut le dire à son immortel honneur, la 3e brigade canadienne ne céda point. Débordée par des masses énormes de troupes et de canons, malade à mourir à cause des nuées asphyxiantes du gaz délétère, elle fit tout ce qu'il était en son pouvoir pour contenir le flot des ennemis.

Des officiers blessés se trainèrent en avant, pour exciter leurs troupes.

Le major Nursworthy rallia ses hommes autour de lui jusqu'à ce qu'il tombât pour ne plus se relever. Des renforts accoururent, souvent en groupes variés, mais toutes les troupes étaient fermement résolues à arrêter l'ennemi.»

Voyons maintenant comment les Belges furent mêlés à la bataille.

L'armée belge occupait alors à peu près les mêmes positions qu'après la bataille du mois d'octobre.

À sa gauche, devant la tête de pont de Nieuport, se trouvaient des troupes françaises, ainsi que nous l'avons indiqué précédemment. Celles-ci se rattachaient au front belge, qui longeait la voie ferrée de Nieuport à Dixmude, jusqu'à l'ouest de Stuyvekenskerke, d'où il se dirigeait vers la borne 16 de l'Yser, pour suivre ensuite le cours de la rivière, puis le canal d'Ypres jusqu'à 400 mètres environ au nord de Steenstrate.

En cet endroit, le front se soudait à la ligne tenue par les troupes françaises.

Celles-ci occupèrent la tête de pont de Steenstrate et la partie du saillant d'Ypres, par Langemarck et Saint-Julien. Le restant du saillant était gardé par les troupes britanniques.

Le 22 avril 1915 se trouvaient sur le front, du nord au



La visite de Joffre au front.

sud, les 4e, 3e, 5e et 2e division d'armée, la 2e division de cavalerie, et enfin la 6e division d'armée.

Entre Furnes et la côte la 1re division d'armée était maintenue en réserve, ainsi que la 1re division de cavalerie.

Le chef d'état-major général était toujours le général Wilemans.

Un de nos régiments d'artillerie avait été mis à la disposition de Foch et des compagnies de travailleurs prêtèrent leur concours aux troupes anglaises et françaises du territoire d'étapes pour la création de routes, etc.

Du 5 au 8 avril, les Allemands avaient entrepris des attaques contre une tranchée belge à Drie Grachten, après avoir bombardé la position pendant six heures.

D'autres actions isolées se produisirent, mais sans prendre les proportions de grandes batailles. Les nuits surtout étaient particulièrement mouvementées. Notre artillerie, quoiqu'assez faible encore, ne restait pas inactive: les Allemands ripostaient avec ardeur, usant notamment de projectiles de 120 mm., provenant du butin recueilli à Anvers, et munis de fusées portant la marque E. P. de l'Ecole Pyrotechnique.

C'était donc notre 6e division qui prolongeait le front français à Steenstrate. Elle y avait pris position le 10 mars 1915, et se trouvait sous les ordres du général De Ceuninck. (1)

Le lieutenant-colonel baron Greindl était son chef d'état-major.

L'infanterie se composait de trois régiments: les grenadiers, sous les ordres du colonel Lotz; le 1er régiment des carabiniers, commandé par le colonel Lahire, et le 2e régiment des carabiniers, dont le chef était le colonel Collens.

Deux groupes de l'artillerie avaient été mis à la disposition du maréchal French près d'Ypres et l'artillerie de la 6e division se trouvait réduite aux groupes du major Denis et du commandant Uytterhoeven, mais elle ne tarda pas à être renforcée d'un groupe d'artillerie montée sous les ordres du major Moraine et d'un groupe du 4e régiment d'artillerie, commandé par le major Comijn. Plus tard on lui envoya également une partie de l'artillerie de la 1re division d'armée, qui était en réserve, à savoir la 6e, la 8e et la 9e batterie sous les ordres du commandant Verheyden. En outre, on disposait des obusiers de 149 et 150 mm., sous les ordres du commandant Quintin et du major Fagaux.

Toute l'artillerie de la 6e division était dirigée par le colonel Arnould, qui était en congé au moment de l'offensive, mais qui rejoignit immédiatement le front dès qu'il en eut été informé.

Naturellement, la 6e division disposait aussi d'un bataillon du génie et des autres services auxiliaires.

Le canal de l'Yser à Ypres, sur la rive occidentale duquel étaient établies les tranchées belges, avait une lar-

geur moyenne de 12 à 15 mètres. Il est doublé à faible distance par l'Yperlée, humble rivière dont l'importance ne dépasse guère celle d'un ruisseau. Plus à l'ouest, un troisième cours d'eau coule également du sud au nord, à peu près parallèlement aux deux premiers. C'est le Kesselbeek, jusqu'où les Allemands avaient pu s'avancer pendant la première bataille d'Ypres.

Les deux rives du canal et celles de l'Yperlée étaient bordées d'arbres, la plupart déchiquetés par le bombardement; le long de l'Yperlée, pourtant ils avaient moins souffert et, masquant plus ou moins aux vues de l'ennemi les abords occidentaux de la rivière, ils contribuaient à faire de celle-ci un véritable chemin de circulation derrière la première ligne.

Immédiatement à la droite du front belge, le canal et l'Yperlée étaient franchis à Steenstrate — où les Français, rappelons-le, occupaient une tête de pont — par la grand-route de Lixmude à Ypres, dont le tracé dessine à Lizerne un coude brusque vers le sud.

Deux chemins pavés courent à l'ouest de la ligne principale, parallèlement au front: celui de Noordschoote à Lizerne et celui de Reninghe à Zuydschoote.

Plus loin, la belle grand-route de Furnes à Ypres, qui passe par Oostvleteren et Woesten, constituait la plus importante artère de circulation latérale derrière la droite belge.

De cette grand-route se détachent vers l'est, en direction du front, trois chemins pavés en tout ou en partie, sur lesquels le mouvement était relativement aisé grâce à des travaux d'aménagement. Ce sont:

Au nord, le chemin qui relie Oostvleteren, Reninghe et Noordschoote.

Au centre, un chemin partant des environs du «Lion Belge, cabaret» pour conduire au hameau de Pypegaele et au Bernard-Plaetsbrug, sur le Kesselbeek.

Au sud, — dans le secteur français, — le chemin qui de Woesten se dirige vers Zuydschoote et Lizerne.

Steenstrate, Lizerne et Zuydschoote étaient déjà déchiquetés par la mitraille, mais on y voyait encore des rangées d'arbres, de nombreuses haies ainsi que des bâtiments en ruines, qui constituaient autant de masques limitant la vue.

À l'ouest du Kesselbeek, outre les fermes éparses dans la contrée et les villages de Noordschoote, Reninghe, Oostvleteren, — ce dernier encore à peu près épargné à cette époque, — quatre hameaux, dénommés Kortekeer, Molenhoek, Pypegaele et Noordhoek, encadrant pourrait-on dire, une région très couverte, toute parsemée de bois dont le plus important se trouve à proximité d'un cinquième petit hameau qui lui a emprunté son nom caractéristique: Boschhoek (Coin du bois).

Il était possible de s'approcher en plein jour, par petits groupes, jusqu'assez près des positions principales, sans s'exposer à trop de risques.

Si les ruines s'amoncelaient à proximité des premières lignes, le canon n'avait que partiellement exercé ses ravages dans la zone située, d'une façon générale, à l'ouest du Kesselbeek. Les villages, les hameaux, les fermes y subsistaient toujours, n'ayant pas trop souffert jusqu'alors des bombardements intermittents de la grosse artillerie allemande. Aussi, toute la zone des batteries et des cantonnements était-elle, pour la plus grande part, encore habitée par les opiniâtres et tenaces paysans des Flandres que le tumulte du front de bataille proche n'avait pu réduire à la dure nécessité d'abandonner leur terre et leurs biens.

Ceux mêmes qui avaient fui lors de la formidable ruée allemande sur l'Yser, avaient pour la plupart regagné leurs foyers quand la ligne des tranchées se fut stabilisée. Réparant tant bien que mal les toitures écornées et les murailles trouées par les obus, remplaçant par des planches les vitres volées en éclats, les paysans s'obstinaient à vivre dans leurs fermes secouées par le fracas des explosions, à faire paître leur bétail, à labourer et ensemençer leurs champs, comme enracinés au sol natal qu'ils savaient défendu par la vaillance de nos soldats.

Nos troupes avaient organisé des ouvrages de défense. La ligne principale était constituée par la berge occidentale du canal d'Ypres. Elle comprenait des lignes suivant un tracé plus ou moins parallèle et on y rencon-

(1) Le général De Ceuninck succéda au baron de Broqueville en qualité de ministre de la guerre le 4 août 1917.



Le Roi Albert et le général Joffre.

trait aussi des obstacles naturels, moulins, fermes, hameaux, mis en état de défense, à l'aide de fils barbelés et de barricades.

Mais tous ces ouvrages étaient plutôt primitifs.

La digue du canal se trouvait notamment en assez mauvais état, et portait les traces des luttes forcées de 1914. Des parties entières s'étaient éboulées sous la violence des bombardements. On avait réparé tant bien que mal les dégâts au moyen de sacs à terre, les parapets étaient composés de toutes sortes de matériaux de fortune : briques, planches, tronçons d'arbres, instruments aratoires, restants d'équipements qui avaient jonché le sol, le tout recouvrant les cadavres à demi-enterrés des soldats qui étaient morts en octobre-novembre 1914, et qui n'avaient reçu qu'une sépulture hâtive.

Et partout on pataugeait dans l'eau et dans la boue. L'eau s'infiltrait dans les tranchées, descendant des parapets et le long des routes. Les sentiers semblaient des ruisseaux et les plaines éventrées par les obus, des champs de culture.

Pendant l'hiver les «joyeux» y avaient livré des combats effroyables. On désignait ainsi les condamnés, les forçats et autres individus mal famés qui étaient conduits au front, sous une surveillance rigoureuse. Il en était quelques-uns parmi eux qui voulaient expier leurs méfaits en défendant la patrie et qui étaient résignés à tous les sacrifices. Mais la plupart n'avaient pas modifié leur nature vicieuse.

On leur enlevait leurs armes lorsqu'ils étaient au repos et certains achevèrent leur existence au poteau d'exécution.

Les «joyeux» avaient éprouvé de grandes pertes près de Steenstrate, où les Belges avaient réoccupé leurs anciennes tranchées.

Par suite de l'état défectueux de toutes ces lignes nos soldats n'avaient pas d'abris sérieux contre le bombardement.

Il avait été décidé d'améliorer les travaux existants et l'autorité militaire avait donné les ordres et pris les mesures nécessaires à cet effet lorsque les attaques allemandes se déclanchèrent.

Pour ce qui concerne l'artillerie, la situation n'était guère plus brillante. Les épaulements des pièces et les

abris du personnel étaient loin d'être parfaits. Les hommes logeaient dans les fermes voisines, sans aucune protection, car les avions ennemis les épiaient et guidaient le tir de l'artillerie, ce qui obligeait les nôtres à de fréquents déménagements.

De leur côté les téléphonistes avaient à remplir une mission des plus périlleuse. Les liaisons téléphoniques étaient coupées à tout moment et il fallait recommencer dix, quinze, vingt fois sous le feu ennemi les mêmes travaux de réparation.

Le secteur dévolu à la 6e division d'armée était réparti en trois sous-secteurs ou segments que gardaient respectivement, du nord au sud :

Le 1er régiment de carabiniers (1 C.), depuis Driegrachten jusqu'à 300 mètres au sud du poste de la Nacelle.

Le 2e régiment de carabiniers (2 C.), jusqu'au nord de la Maison du Passeur.

Le régiment des grenadiers (Gr.) dont le front s'arrêta à 400 mètres au nord de Steenstrate.

Dans chaque régiment, un bataillon avait occupé jusqu'alors les tranchées de première ligne, un deuxième était de piquet dans les organisations de soutien, les deux bataillons restants se trouvant au cantonnement. Un roulement de relève se faisait entre les bataillons de première ligne et de piquet et ceux qui étaient placés au repos.

Cependant, le commandant de la division avait prescrit qu'à partir du 22 avril au soir, chaque segment aurait deux bataillons accolés dans les tranchées de première ligne et au piquet. Cet ordre ayant déjà reçu une exécution partielle au moment où nous esquissons la situation des troupes, celle-ci s'établissait comme suit dans l'après-midi du 22 avril :

a) Dans le sous-secteur Nord : de garde aux tranchées et au piquet, les bataillons 1 et 2 du 1 C.; les bataillons 3 et 4 au repos.

b) Dans le sous-secteur central : de garde aux tranchées et au piquet, les bataillons 2 et 1 du 2 C.; les bataillons 3 et 4 étaient encore au repos, mais le 3e devait se mettre en route à 18 heures pour aller renforcer le segment central ;

c) Dans le sous-secteur Sud, enfin, où le régiment des grenadiers aura à supporter la répercussion directe exercée sur la droite de l'armée belge par la soudaine avance de l'ennemi sur Steenstrate, nous trouvons :

1. Dans les tranchées du canal et leurs étais, le 2e bataillon, sous les ordres du major Dekempeneer. Ces quatre compagnies sont accolées dans l'ordre naturel, la 4e à la gauche, la 1re à la droite;

2. De piquet, le 3e bataillon, commandé par le major Pypgael et Molenhoek, dans des ruines de fermes;

3. Au cantonnement, les bataillons 1 (major Donies) et 4 (major Borremans).

Telle était la situation lorsque l'ennemi commença sa perfide attaque dans la soirée du 22 avril; fondant les plus grands espoirs sur son arme nouvelle, l'horrible gaz asphyxiant dont l'usage provoqua un mouvement d'indignation dans tout le monde civilisé.

Les Allemands avaient tenu leur plan secret et purent ainsi agir par surprise.

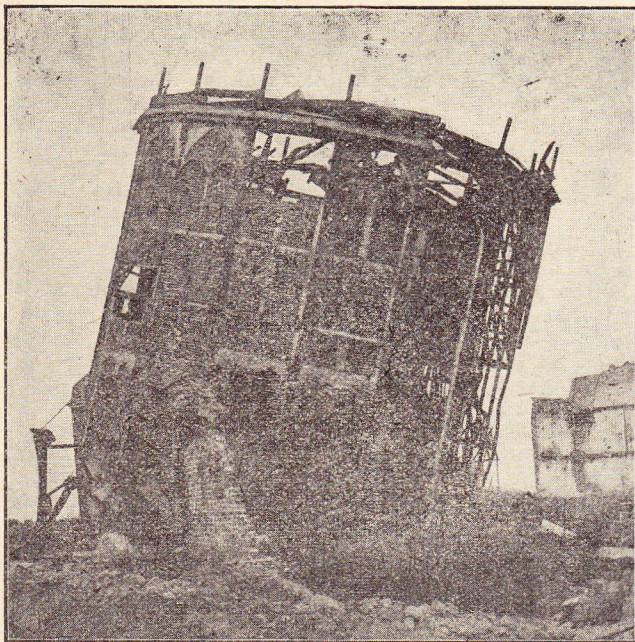
Voyons maintenant ce qui se passa ce soir-là sur le front belge. La première attaque avait été dirigée contre les Français.

La 1re compagnie du 2e bataillon des grenadiers se trouvait à notre extrême aile droite. Entre elle et les Français il restait un espace vide de 200 mètres, où il y avait un groupe d'une dizaine de maisons du hameau de Steenstrate (1).

Non loin de ces bâtiments s'élevait une petite brasserie, où les Belges avaient établi un poste d'écoute, comprenant un caporal et 8 hommes. Ce poste avait pour mission d'être particulièrement attentif pendant la nuit. Le jour, les hommes pouvaient se reposer.

Vers 4 heures 30 le poste vit les vapeurs de gaz s'avanc-

(1) Le nom de Steenstrate rappelle la route en pierre ou la voie romaine, qui date de l'époque de Jules César.



Le château d'eau à Ypres.

cer des lignes allemandes. Ce nuage fut également remarqué dans les tranchées.

Le général De Ceuninck, commandant la 6e division d'armée, qui s'était absenté momentanément de son quartier général, entendit subitement, en y rentrant vers 16 heures 30, un bombardement violent et continu dans la direction du sud-est. Il en avait conclu spontanément à une préparation d'attaque par les Allemands. Sa sagacité ne le trompait pas. Une heure plus tard à peine, en effet, à 17 heures 30, une information venue du major Dekempeneer lui apprenait que les troupes françaises occupant la tête de pont en avant de Steenstrate avaient subi une attaque au moyen de gaz asphyxiants, et, décimées par les nuages méphitiques, battaient en retraite.

Ces nouvelles étaient très graves. L'attaque des Allemands pouvait avoir de sérieuses conséquences et dans les premiers moments elle causa parmi les Alliés un grand désarroi.

Chacun comprit que d'importants événements allaient se produire.

Les deux antagonistes étaient en face l'un de l'autre, séparés seulement par l'étroit canal qui étalait ses eaux tranquilles. Mais ces antagonistes étaient prêts néanmoins à se jeter l'un sur l'autre et à se livrer un effroyable massacre.

Mais quand ? Question angoissante qu'on se posait depuis longtemps et qui revenait sur toutes les lèvres. Cette incertitude, à la fin, devenait obsédante.

Chaque matin, lorsque le soleil venait éclairer le sombre paysage, n'était-ce pas une idée lancinante de penser que ce jour pouvait être le dernier et que la mort guettait sournoisement de l'autre côté des tranchées ? Et cela en cette saison privilégiée où la nature se réveillait, où la sève de vie faisait éclater en bourgeons les faillis et les haies et jusqu'aux arbres blessés et mutilés qui affrontaient le long du canal la violence du bombardement.

Et maintenant l'heure tragique était arrivée.

« Les tranchées allemandes sont en feu ! » s'écria un des hommes.

Chacun leva les yeux. Du fond des lignes ennemies s'éleva un nuage épais que le vent du nord-est chassait vers l'ouest. Une vapeur verdâtre flottait au-dessus de la campagne. Et en même temps la canonnade se fit plus violente.

Le sol était secoué comme sous l'effet d'un tremblement de terre.

« Les Allemands exécutent une attaque ! » dit-on.

« C'est l'offensive. »

Serait-ce vrai ? Était-ce enfin le printemps sanglant si souvent annoncé ?

« Quelle puanteur ! » cria un homme, qui se mit à tous- ser lamentablement.

Les Allemands déjà arrivaient. Cinq d'entre eux se dirigeaient vers le pont.

Les grenadiers déchargèrent leurs fusils. Deux Allemands tombèrent. L'un se redressa, fit encore quelques pas, chancela et s'abattit pour ne plus se relever.

Derrière eux les autres accoururent en rangs serrés et s'emparèrent des tranchées françaises.

Oh ! cela leur était facile ! Le gaz avait produit des ravages épouvantables. Des centaines de pauvres soldats gisaient au milieu de la terre éventrée, frappés à mort, la face noircie, les lèvres souillées du sang et de l'écume jaillis de leurs poumons éclatés, les mains serrées autour de leur gorge. D'autres vivaient encore, se tordant de douleur dans une agonie atroce.

Tous sentaient à la gorge un étrange picotement.

« Les Français fuient ! »

« Voyez comme il en tombe. Que se passe-t-il donc ? »

Ces clameurs se croisaient. Chacun tremblait d'émotion anxieuse.

« Quelques soldats de la ligne attaquée accoururent vers le poste belge.

« Ils nous empoisonnent », cria l'un d'eux.

« Ces vapeurs sont des gaz asphyxiants », dit un autre.

« Un grand nombre de camarades étouffent là-bas. »

« O, ces cochons, ces cochons ! » crièrent les Français.

Le poste d'écoute installé à la brasserie reçut l'ordre de rejoindre la tranchée.

Le commandant parcourut la tranchée pour s'assurer que chacun était à son poste et cria :

« Allons, mes braves, voici le moment de montrer aux Boches que nous sommes là et que les Belges ne reculeront plus. Je compte sur vous. Que chacun se défende jusqu'à la mort ! »

Ce fut un moment effroyable.

« Lorsque le printemps viendra... »

Oh ! que de fois on avait prononcé et répété cette parole en parlant de la guerre.

Au printemps une nouvelle bataille allait se déchaîner... plus terrible que la précédente.

La lutte venait de s'engager et de nouveau les armées étaient aux prises.

« Les voilà ! » cria-t-on.

Prudemment, chacun tendit ses regards par delà le parapet.

Profitant du succès de leur arme traîtresse, les Allemands franchirent les monceaux de morts et de blessés, en faisant retentir la plaine de leurs chants et de leurs cris.

Les Belges tiraient sans répit à tel point que les fusils leur brûlaient les doigts... Mais l'ennemi augmentait toujours son avance. Le commandant fit construire des barrières pour protéger le flanc droit de la ligne belge, car une brèche venait de se produire dans la ligne. En effet, comme nous l'avons dit, le front français et le secteur anglais étaient rompus...

Le major Dekempeneer, du 2e bataillon de grenadiers, prit des mesures énergiques, et, bien que l'on ignorât ce qui se passait au juste au pont de Steenstrate, nul ne songea à céder un pouce de terrain.

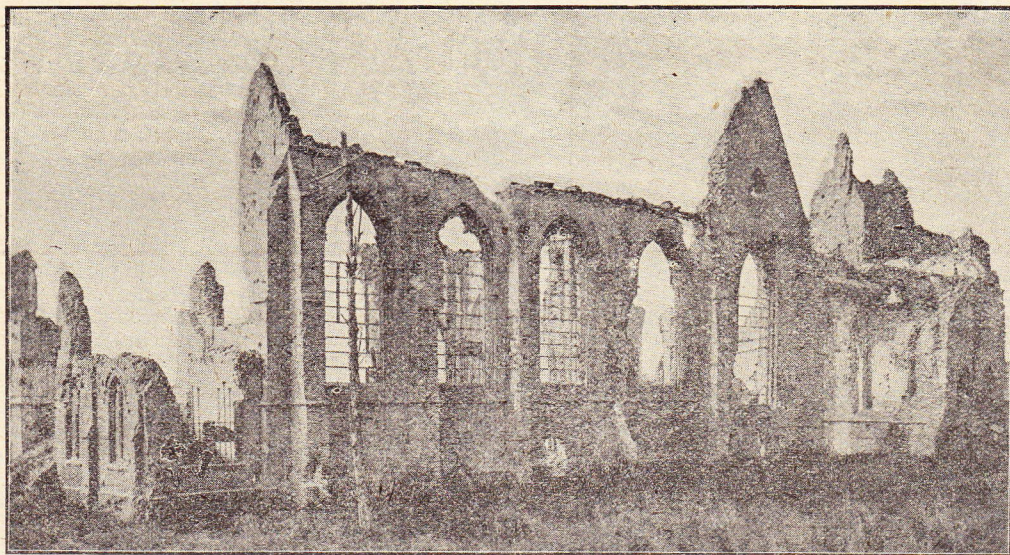
Le colonel Lotz, tenu au courant par le major Dekempeneer, ordonna au 3e bataillon de grenadiers qui était de piquet et que commandait le major de Callatay, de s'établir sur la deuxième ligne de défense, prêt à toute éventualité. Le général De Ceuninck, de la 6e division, communiqua l'ordre de garder les positions à tout prix.

A l'obscurité tombante le colonel Lotz ordonna à son bataillon de se porter sur la première ligne pour y renforcer le bataillon Dekempeneer.

Le 4e bataillon, sous les ordres du major Borremans, s'installa alors en 2e ligne, tandis que le 1er bataillon (major Donies) restait provisoirement à la disposition du grand quartier général.

Le commandant du secteur français demanda l'appui de l'artillerie belge.

Des mesures de sécurité très sérieuses furent prises



Ypres. — Ruines de l'église St-Pierre.

également sur la partie du front occupée par les carabiniers.

Entretiens les événements se précipitaient : poursuivant les troupes françaises que l'asphyxie avait contraintes de battre en retraite, les Allemands étaient parvenus jusqu'à la rive ouest du canal, à Steenstrate.

Et à 7 h. 1/2 du soir les Allemands s'élançèrent brusquement à l'assaut de la droite des tranchées belges. Soudain un projecteur belge dirigea sur eux ses rayons... sa lueur aveuglante éclaira les ruines de quelques maisons. L'ennemi était là, à une distance de 30 à 40 mètres.

Les grenadiers tiraient sans arrêt, les mitrailleuses faisaient entendre leur sinistre tac-tac et les rangs ennemis furent littéralement fauchés.

Des fusées rouges et vertes illuminaient le ciel, formant un spectacle impressionnant.

Toute la région de l'Yperlée et du Kimmelbeek en était éclairée.

Soudain l'artillerie allemande se mit à tonner et une grêle d'obus vint s'abattre autour des lignes belges.

« Des gaz asphyxiants », cria un grenadier.

Les soldats trempèrent leurs mouchoirs dans l'Yperlée et se les attachèrent devant la bouche et le nez.

Certains s'effondrèrent, haletants et oppressés. Des blessés gémissaient; sur la rive opposée s'élevaient des plaintes et des clameurs.

Ce fut une nuit effroyable. Mais, malgré tous ses efforts, l'ennemi ne put atteindre les lignes belges.

Le commandant du secteur français, le général Quiquandon, avait demandé au général De Ceuninck de faire exécuter une contre-attaque par les troupes belges. Le général De Ceuninck dut prendre l'avis du grand quartier général qui l'autorisa à mettre un bataillon à la disposition des Français. Le 4<sup>e</sup> grenadiers du major Borremans fut désigné pour remplir cette mission.

Pendant toute la nuit la canonnade continua avec une intensité extraordinaire.

L'ennemi bombardait les tranchées, les routes, les rives du canal, de l'Yperlée et du Kimmelbeek...

Partout la mort guettait les combattants, dans les vergers en fleurs et les haies fleuries d'aubépine... sur les rives du ruisseau clapotant et parmi les taillis bourgeonnants.

Des blessés étaient étendus sur des couches de paille. Une âcre odeur de sang, de transpiration et de médicaments régnait sous le plafond bas des chaumières.

Un médecin pansait les blessés et un aumônier les confessait.

Le grenadier Defraeys a fait au sujet de cette attaque mémorable le récit suivant :

« Avec trois de mes camarades, j'avais été désigné pour le service du projecteur. Tout était prêt pour recevoir une attaque. Personne ne la craignait. La première

surprise était passée. On ne demandait qu'à descendre le plus de Boches possible.

Bientôt on perçut le bruit d'une approche ennemie dans les débris des maisons démolies par l'artillerie. Le projecteur fut mis de suite en action et ses rayons éclairèrent aussitôt l'ennemi qui s'était avancé jusqu'à 30 ou 40 mètres de nous. Nos hommes tiraient sans répit; les mitrailleuses, de leur côté, déroulaient leurs bandes de cartouches. On tapait juste, car des cris et des plaintes de blessés s'élevaient des rangs ennemis qui bientôt firent demi-tour, poursuivis par notre feu. A ce moment, des fusées allemandes rouges et vertes jaillirent dans le ciel.

C'était un signal, sans doute, pour demander le concours de l'artillerie. Car, quelques instants plus tard, les obus se mirent à déferler sur nos tranchées. Le bombardement crût progressivement en violence, en même temps qu'un tir de barrage balayait le terrain derrière la première ligne. L'ennemi lançait des obus asphyxiants; bon nombre d'hommes furent incommodés plus ou moins gravement, mais on tenait bon quand même. « Nous nous étions fabriqués des masques de fortune, écrit le mitrailleur Henri Regard, des grenadiers, au moyen de mouchoirs et de morceaux de linge que nous trempions dans l'Yperlée et appliquions sur le nez et la bouche.

Sous le couvert de ce bombardement, les Allemands exécutaient peu après une tentative de lancement de passerelles sur le front du canal, vers le centre du secteur occupé par les grenadiers. Mais là, comme partout ailleurs, nos braves faisaient bonne garde. Aucune passerelle ne put être lancée; nulle attaque ne put aboutir. L'ennemi n'obtint d'autre résultat que d'accroître le nombre de ses morts et de ses blessés.

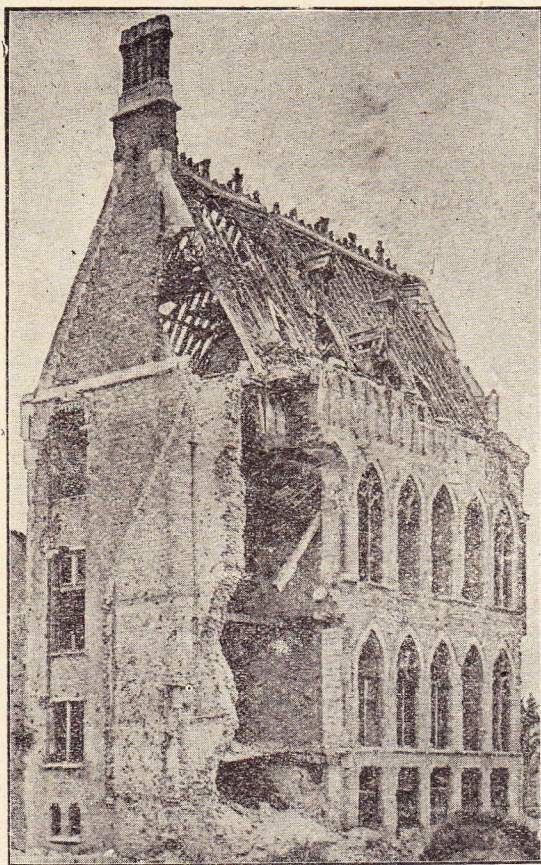
Ainsi se passa cette nuit horrible. »

Nous avons rapporté que de nombreux habitants étaient restés dans la zone du front. L'un d'eux nous donna les renseignements qu'on va lire au sujet des « bombes asphyxiantes » :

« Nous étions tranquillement occupés à notre besogne, habitués déjà aux nouvelles conditions de vie créées par la guerre, aux relations avec les soldats, et même au bombardement, lorsque soudain le calme se transforma en un véritable enfer.

L'ennemi lançait une attaque, mais non selon la manière ordinaire. Tout-à-coup nous aperçûmes des soldats français qui arrivaient vers nous en fuyant. Ils semblaient fous de terreur. C'était une panique telle que la frayeur faisait trembler chacun de nous. On disait que les Allemands tiraient avec des obus asphyxiants et, en effet, nous ne tardâmes pas à le sentir.

Quel air méphitique ! Sans perdre le temps de réfléchir, nous nous sauvâmes tels que nous étions, les uns



Ypres. — Le bureau des postes.

pieds nus, les autres en sabots, la plupart en habits de travail.

Et maintenant ? Ah ! on peut dire que les villages-frontière belges et nombre de communes de la Flandre française sont devenus à nouveau le théâtre d'une grande misère.

Des milliers de Flamands sont arrivés ici. Les réfugiés évacuèrent les villages situés le long de l'Yperlée et aux environs. Il n'y a plus de civils à Boesinghe, Vlamertinghe, Brielen, Elverdinghe, Woesten, etc.

Ypres et Poperinghe se vidèrent également. Jamais on ne pourra décrire en termes adéquats toute l'horreur de cette attaque traitresse à l'aide d'obus asphyxiants.

Le public parlait d'un bombardement avec de la poudre empoisonnée.

Entre Ypres et Boesinghe des soldats et des civils s'abattirent comme des pierres. Il y a encore dans les hôpitaux des hommes, des femmes et des enfants malades à la suite d'absorption de gaz. A Boesinghe des habitants demeurèrent couchés par terre, pendant six heures, aspirant après un peu d'air. On en recueillit dans les champs et les prairies qui étaient évanouis. Il serait difficile de dénombrer les civils qui ont succombé, car beaucoup de cadavres doivent être restés sous les décombres.

Le peuple ne parle plus tant des obus, malgré la violence du bombardement, mais il ne tarit pas au sujet de ces horribles obus asphyxiants.

Des scènes affreuses se déroulèrent le long de l'Yperlée. La fuite fut si désordonnée que l'on abandonna dans les prairies ou les écuries des vaches et des chevaux. Des milliers de réfugiés n'ont plus d'autres vêtements que ceux qu'ils portaient à ce moment. Il est impossible de traduire les souffrances de la Flandre et on peut dire sans exagération que les villages de la frontière et de la Flandre française sont remplis de plaintes et de gémissements. »

Le flot des réfugiés arriva d'abord à Poperinghe, où il provoqua une grande panique. Puis la frayeur se com-

muniqua de proche en proche, comme les vagues d'une mer en furie.

Sur le territoire de Boesinghe, près du canal, une soixantaine de civils furent surpris par l'ennemi. Ils n'eurent plus le temps de fuir et se trouvaient abrités dans leurs caves lorsque les soldats allemands s'y précipitèrent en poussant des cris forcenés. Quelques-uns de ces habitants furent tués par les bombes.

L'ennemi transporta le groupe à l'arrière, à Staden d'abord, puis à Iseghem.

Dans les villes, notamment à Roulers, à Courtrai et à Iseghem un grand émoi, régnait parmi la population. Celle-ci avait vu les préparatifs de l'offensive allemande, notamment l'arrivée de nombreuses troupes. Et déjà l'ennemi se vantait d'avoir franchi l'Yser et d'avoir réussi dans son attaque.

On vit arriver des prisonniers français. Ils traversèrent les rues de Roulers en un long cortège. Les habitants étaient maintenus à distance. L'un d'eux s'écria : « Vive la France ! » ; il fut arrêté et déporté et la ville dut payer une amende.

Le lendemain de l'offensive la nouvelle se répandit également le long de la frontière hollando-belge : « Les Allemands ont traversé l'Yser ». Et en même temps Berlin envoya dans le monde d'orgueilleux bulletins de victoire.

De simples estaminets comme le « Pappotje », des fermes comme celle de Van Heule, des hameaux tels que 's Graventafel, Veldhoek, etc. furent promus par les communiqués de l'agence Wolff au rang de villages pris d'assaut par les troupes allemandes.

En Allemagne les écoliers reçurent un congé extraordinaire, on arbora des drapeaux et on sonna les cloches. En réalité on fêta la victoire avant qu'elle ne fût remportée.

Retournons maintenant au front pour voir le dénouement de la bataille.

A minuit 30 (du 22 au 23 avril) le général Wielemans, chef d'état-major général de l'armée, qui se trouvait alors à Houthem, près de Furnes, où siégeait le grand quartier général, se mit en communication avec le général De Ceuninck.

Il confirma que les Alliés devaient déclancher une contre-attaque à 4 h. 30. Notre artillerie devait y coopérer d'une façon aussi complète que possible, et de plus des réserves devaient être rassemblées derrière la 6e division, et de nouvelles troupes de renfort transportées vers le point menacé.

Nos batteries ouvrirent un feu intense pendant toute la nuit sur Steenstrate. On entendait s'écrouler les maisons ; des pans de murs s'abattaient, des tuiles, des pierres, et des éclats de fer étaient projetés jusque dans les tranchées belges.

L'arrivée prochaine du 4e de ligne enlevant désormais toute inquiétude au général De Ceuninck quant à la solidité de son front général, il s'empressa, en outre, de puiser dans ses deux régiments de carabiniers pour constituer, sous les ordres du major Constant, un groupement composé des deux bataillons 3/2 C. et 41/1 C., avec mission de former, derrière l'extrême droite, la réserve d'infanterie demandée par le commandement français. Ce groupement reçut l'ordre de se rassembler au sud-ouest de Pypegaele, à mi-chemin environ entre Noordhoek et Zuydschoote.

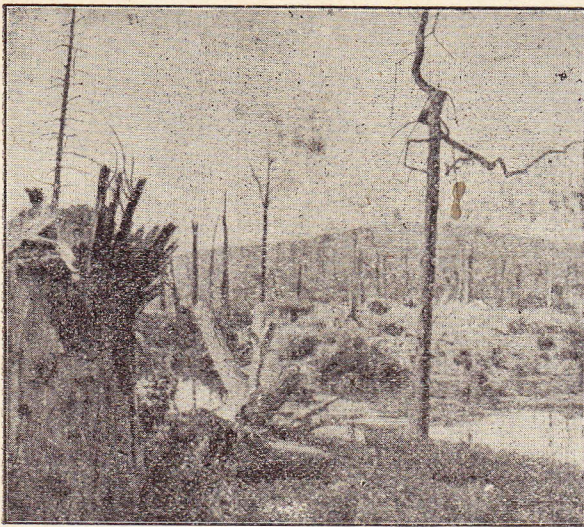
Les deux bataillons se mirent en route vers 2 h. 30 du matin, à travers une zone abondamment battue par les gros obus allemands, et se dirigèrent par Pypegaele vers l'emplacement qui leur avait été assigné.

Le matin l'ennemi fit de nouvelles tentatives pour lancer des passerelles sur le canal, mais le feu de notre artillerie l'empêcha de nouveau d'exécuter ce projet.

Le bataillon Richard 4/2 est dirigé de Pypegaele vers le Bernard-Plaetsbrug à la disposition du colonel Lotz afin de prendre part à une contre-attaque éventuelle et de rejeter les Allemands qui ont franchi l'Yperlée.

A 2 h. 15 le bataillon Richard s'avance de Pypegaele vers l'endroit désigné.

Dans la nuit obscure, la marche est horriblement pénible. A tout moment, des hommes trébuchent dans les trous d'obus et s'étaient en poussant des jurons. Autour



Le château au pied du mont Kemmel.

d'eux, les balles sifflent, venant on ne sait d'où, et claquent avec un bruit sec contre les murs des maisons en ruines.

Mais ils atteignirent aussi malheureusement quelques pauvres carabiniers qui s'écroulèrent en poussant un cri aigu ou qui moururent dans un râle.

Le bataillon arriva à hauteur du moulin de Lizerne s'arrêta.

Grâce à cette manœuvre on réussit à établir le contact avec les troupes françaises, ce qui pour le moment était l'essentiel. L'état-major apprit la nouvelle avec un soupir de soulagement. Car on redoutait avant tout la formation de ces trouées, de ces couloirs, par où des détachements ennemis auraient pu se faufiler pour attaquer à coups de mitrailleuses, comme il était arrivé au mois d'octobre à Tervaete et à Schoorbakke.

La liaison avec les Alliés était un premier et incontestable succès.

A la clarté naissante du jour l'ennemi discerna le mouvement de nos troupes et il fallut dès lors avancer avec plus de précautions.

Il fallut provisoirement laisser les blessés sur le champ de bataille, car on ne pouvait songer à les soigner sous le tir impitoyable de l'ennemi.

Le capitaine Peffer raconte à ce propos :

« La plupart de mes hommes, écrit le capitaine Peffer qui commandait la 1<sup>re</sup> compagnie, doivent se faufiler à travers une brèche pratiquée dans une haie. Le sac gêne et retarde le mouvement. Plusieurs hommes sont frappés à mort près de cette brèche.

Mon sergent fourrier, qui commandait le 3<sup>e</sup> peloton, vient m'assurer que toute la compagnie est en ligne. A peine a-t-il achevé sa phrase que j'entends un bruit mat ; mon fourrier s'assied, en portant la main à sa poitrine. Pas une plainte, pas un mot. Mais son visage est devenu d'une pâleur livide. Je couche le malheureux, je déboutonne ses vêtements ; j'aperçois une large tache de sang au côté droit. Après avoir cassé une ampoule de teinture d'iode pour désinfecter la plaie, je couvre celle-ci d'un tampon de gaze, et comme il fait froid, j'étends une couverture sur le blessé.

Je serre la main du brave, dans un suprême adieu, car je ne puis douter que ses instants sont comptés. Puis, d'un bond, je traverse à mon tour la brèche faite dans la haie ; je manque de trébucher sur quatre cadavres qui jalonnent le chemin à suivre et je saute dans une petite tranchée. Je n'ai pas une égratignure.

Ma pauvre compagnie, hélas ! a déjà subi des pertes cruelles ; 8 tués et une quinzaine de blessés. A quelques mètres de moi, je vois deux de mes hommes qui creusent fébrilement un trou pour s'y abriter. Je leur crie de venir me rejoindre.

Au même moment, une lueur éclatante m'aveugle à moitié ; une détonation violente ébranle l'air et le sol.

Quand la fumée s'est dissipée, il n'y a plus, à la place occupée par mes deux hommes, qu'un trou plus vaste et dans un rayon de 3 à 4 mètres des débris sanguinolents...

Tout le monde travaille fébrilement pour augmenter l'efficacité du couvert. Nous sommes en liaison, à gauche avec la 3<sup>e</sup> compagnie, à droite avec quelques troupes françaises. Celles-ci ne cachent pas leur admiration pour l'entraîn et l'audace avec lesquels nous nous sommes portés en avant sous ce feu meurtrier. »

Partout, nos troupes tenaient vigoureusement, sans abandonner le terrain confié à leur garde.

L'ennemi bombardait ce secteur avec violence. Il visa les tranchées, les chemins, les points importants du terrain ; ses tirs de barrage s'abattaient en rafales sur tout l'arrière des positions belges.

« Le tir des 210 se poursuivit toute la journée, note encore le capitaine Peffer. Les obus arrivent en grondant, par 4, par 8, et éclatent dans un vacarme formidable autour de nous. A chaque coup, sans qu'elle soit atteinte directement, notre tranchée oscille et s'élargit.

Parfois, la flamme de l'explosion brûle les yeux.

La tranchée française qui se trouve à notre droite est complètement bouleversée. Le terrain derrière nous ressemble à une écumoire.

J'ai un mal à la tête affreux. Nous sommes couverts de boue de la tête aux pieds. Rien à boire, rien à manger. On nous annonce que nous serons ravitaillés pendant la nuit.

En attendant, les hommes ont heureusement de quoi fumer. Je songe à mes blessés qu'on ne peut secourir en plein jour, sous ce feu terrible. Comment vais-je les retrouver ? »

Le bataillon Borremans attendait toujours, au Bernard-Plaetsbrug, des ordres pour la participation à l'attaque française projetée.

A 4 h. 30 aucun mouvement ne se dessinait chez les Français. Les troupes n'étaient pas prêtes et l'attaque dut être remise.

Le désarroi était complet dans les rangs de nos Alliés, qui avaient subi l'influence direct des gaz maudits.

Notre artillerie préparait cette attaque depuis le soir du 22.

A 7 h. du matin le bataillon Borremans, écrasé de fatigue, souffrant de la faim et de la soif, attendait toujours.

Dès qu'il sut que l'attaque française était retardée, le général De Ceuninck fit ralentir le feu de son artillerie. Au colonel Lotz il réitéra l'ordre formel qu'« en aucun cas le terrain occupé entre le canal et Lizerne ne pouvait être abandonné et que, même si les troupes françaises évacuaient Lizerne, une fraction de nos propres troupes devait assurer la possession de ce point ».

Cet ordre est à peine donné que, vers 8 h. 30, une information de notre grand quartier général annonce au général De Ceuninck le déclenchement d'une attaque franco-britannique sur Pilckem. Elle doit se compléter par celle que le général Codet lancera sur Steenstrate dès qu'il le jugera possible.

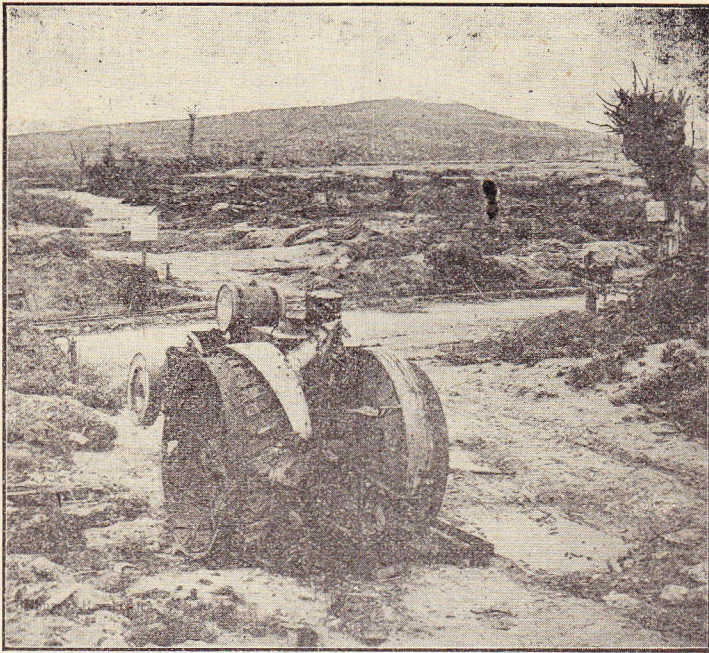
Notre artillerie est priée d'appuyer ces mouvements par tous les moyens en son pouvoir. Des batteries de la 1<sup>re</sup> division vont venir renforcer la 6<sup>e</sup> et devront s'établir naturellement à l'extrême droite de la division. Mais il est interdit à celle-ci de porter son infanterie en dehors du secteur qui lui est actuellement dévolu. Les forces disponibles ne permettent pas, en effet, que l'armée belge étende davantage son front, en ces heures critiques. En revanche, et quoi qu'il arrive, elle tiendra jusqu'à la mort le terrain qu'elle garde.

Nos batteries, aussitôt, intensifient à nouveau leur tir. Elles tiennent sous leur feu le terrain situé au nord de Pilckem et canonent à outrance Steenstrate et ses abords.

Le 4<sup>e</sup> de ligne, sous les ordres du colonel Gauthier, vient prêter son concours.

Le général De Ceuninck lui prescrit de masser tout son régiment dans les couverts boisés, à l'exception d'une section de mitrailleuses qui sera mise immédiatement à la disposition du colonel Lotz.

Vers 10 heures du matin, le général Codet fait savoir que l'attaque sur Steenstrate sera exécutée par deux bataillons de zouaves, avec l'appui des troupes belges, qui



Le mont Kemmel.

ne devaient plus être celles du bataillon Borremans, mais le groupe du major Constant.

Peu après 11 heures du matin le major Constant dispose ses troupes de la manière suivante :

Le 3/2 C. occupe avec trois compagnies les ouvrages de Pypegaele et deux tranchées au sud du hameau; la quatrième reste en réserve dans un petit bois en retrait. Le 4/1 C. déploie deux compagnies dans des tranchées creusées à 800 mètres environ à l'ouest de Zuidshoote; les deux autres restent abritées sous bois.

De part et d'autre l'artillerie sévissait de plus belle. Les positions belges étaient en butte à un feu d'obus asphyxiants et d'obus brisants.

On attendait toujours l'attaque des Français. A midi, rien n'annonçait encore la prochaine offensive.

Les Allemands, malgré la canonnade intense que nos pièces dirigeaient sur Steenstrate, ne semblaient pas vouloir abandonner ce point.

Le bataillon Borremans avait reçu l'ordre d'attaquer le hameau, dès qu'on observerait un mouvement de retraite chez les Allemands.

Afin d'être fixé sur les intentions du commandement français, le général De Ceuninck avait expédié un délégué auprès du général Codet. Celui-ci ne put que répondre que tous les éléments nécessaires ne l'avaient pas encore rejoint.

A 15 heures, il annonce que l'attaque sera lancée dans quelques moments. Mais à peine nos batteries ont-elles accéléré leur tir et ouvert un feu de barrage à l'est de Steenstrate, qu'un contre-ordre survient.

Force est de patienter encore un peu. Notre artillerie ralentit son action. A 17 heures, enfin, le général Codet téléphone que l'attaque aura définitivement lieu à 18 heures et demande que nos pièces l'appuient de toute leur vigueur.

L'attaque commence à 6 heures.

\* \* \*

Les zouaves font leur apparition. Nos batteries vomissent une grêle d'obus sur tous les objectifs assignés et même plus au sud dans la direction de Pilkem, en vue de soutenir l'action des troupes franco-anglaises.

On entend le bruit de la fusillade, qui se répercute au-dessus de la campagne. Les zouaves s'efforcent de déboucher de Lizerne pour se porter sur Steenstrate, mais ils sont soumis aux rafales violentes des canons et des mitrailleuses allemandes et à un feu nourri de l'infanterie ennemie habilement dissimulée.

Un bataillon de zouaves avance, mais à peine a-t-il fait quelques pas que les morts et les blessés s'entassent. Les autres se jettent par terre et s'abritent dans les tranchées belges du bataillon Richard (1re compagnie du 4/2 carabiniers) ou creusent hâtivement des tranchées nouvelles.

Le bombardement de l'artillerie a redoublé de violence, soumettant nos troupes à des épreuves indescriptibles. En trois heures ils ne parviennent pas à progresser.

A 9 heures du soir le général De Ceuninck apprend que les zouaves n'ont pu déboucher de Lizerne.

La canonnade s'est poursuivie pendant toute la nuit et il est évident que l'ennemi a reçu en vue de la présente offensive un immense stock de munitions; les trains circulent jour et nuit en Flandre pour amener de nouveaux effectifs.

Nos troupes résistent héroïquement, bien que des obus asphyxiants et des shrapnells déferlent sans cesse sur leurs positions.

Les parapets s'écroulent et il faut dégager les camarades ensevelis sous les éboulements et réparer les ouvrages de défense.

Des blessés, baignant dans leur sang, poussent des gémissements plaintifs. Médecins, infirmiers, brancardiers font preuve d'un courage égal à celui des soldats et des officiers; ils s'avancent bravement sous le feu des obus et des balles, recherchent les victimes, les transportent jusqu'aux postes de secours pour les panser et assistent les mourants.

Malgré le bombardement qui s'acharne, les pourvoyeurs s'efforcent d'apporter aux combattants exténués les quelques vivres dont le besoin se fait vivement sentir. Les hommes souffrent surtout de la soif et on est obligé de répartir parcimonieusement un peu d'eau, qui calme à peine, pour un moment, la brûlure douloureuse des bronches envahies par la fumée des obus empoisonneurs.

Mais rien ne modifie la magnifique attitude des troupes qui ont résolu de ne pas céder un pouce de terrain; le bombardement le plus violent ne changera rien à leur détermination.

Seules les compagnies du 3/2 carabiniers sont retirées de leurs tranchées trop exposées et abritées dans des fermes voisines.

Le 4/1 carabiniers peut en faire autant, mais s'y refuse.

Telle était la situation, lorsque se leva l'aube du 24 avril.





Les aviateurs belges Coomans et le Comte Pierre de Meeus tombés au champ d'honneur.

## Les Anglais près de Saint-Julien. — Les Français perdent Lizerne. — Les combats autour de Lizerne et de Steen- strate.

Les Anglais, que nous avons vu lutter pour maintenir leurs positions non loin de Pilekem, aux environs de Saint-Julien et de Langemarck, furent également éprouvés cette nuit là par le bombardement.

Le 24, à 3 h. 30 du matin, la grande attaque à l'aide de gaz asphyxiants se déclencha sur eux.

L'arme infernale fut employée cette fois sur la partie du front allant de Saint-Julien à Zonnebeke, et l'ennemi en attendait un résultat décisif.

John Buchan-Callewaert, dans leur ouvrage sur Ypres, décrivent ainsi cette offensive : « Le gaz aspiré à l'aide de cylindres et s'élevant en un épais nuage — haut de sept pieds à son point maximum — parcourut en deux minutes la distance qui séparait les deux lignes.

Il était le plus épais à ras du sol et emplissait les moindres fentes et les moindres crévasses des tranchées. Nos hommes (1) ne savaient encore rien de la composition du gaz ni des remèdes à y apporter, mais l'instinct de conservation vint en aide aux sages. Un mouchoir mouillé attaché autour de la bouche était au moins de quelque secours, et on s'aperçut qu'il était préférable de rester debout sur place.

Il y avait danger de mort à prendre la fuite, car dans ce cas on suivait le nuage de gaz, et l'exécution de mouvements rapides obligeait à respirer profondément, ce qui introduisait immédiatement le poison dans les poumons. L'effet produit était de remplir les poumons de liquide et de causer une inflammation aiguë — ce que les Français appellent « bronchite aiguë ».

(1) Il est naturellement question ici des troupes britanniques.

Quiconque était atteint, souffrait horriblement et faisait des efforts inouïs pour respirer; le visage était enflé et bleui et les yeux sortaient les orbites avec une expression effrayante. En outre, le gaz gênait la vue et causait une cécité temporaire.

A plus de mille mètres de l'endroit d'où le gaz était émis, des soldats tombèrent gravement malades ou éprouvèrent des syncopes. Puis le gaz se dissipait de lui-même et seules les herbes potagères et les prairies gardèrent les traces de son passage.

L'armée anglaise était devenue plus forte, — on n'était plus en octobre — et les Allemands lui opposaient dès lors un armement formidable, une supériorité de très gros canons, qui pouvaient lancer des obus à explosion terrible, une quantité incalculable de mitrailleuses, et surtout l'emploi diabolique de gaz délétères. Or, nous n'avions pas à leur opposer un armement équivalent, ce qui empêcha les Anglais de se mesurer avec eux.

L'infanterie allemande exécutait rarement une attaque en terrain découvert, et lorsqu'elle s'y risquait elle était anéantie. Partout où nous pouvions engager la lutte corps à corps, elle était écrasée.

Un jour tout un bataillon, dans un accès de fureur folle, s'élança sur le parapet des tranchées et envoya un défi sanglant à l'ennemi pour un combat corps à corps. Mais cette fois encore les Anglais étaient décidés à ne pas reculer. Les Allemands se moquèrent de leur armée de mercenaires jusqu'au moment où ils se trouvèrent en face d'elle.

Et Buchan écrit encore à propos de la bataille :

« Les combats démontrèrent la supériorité de nos hommes comme guerriers : nos troupes étaient animées d'une plus grande fierté et se montrèrent plus intrépides.

Quant à nous, nous apprîmes que nous avions désormais une armée semblable, où il était difficile de faire un choix et de dire quelle partie était la meilleure.

Les territoriaux, notre infanterie et la cavalerie, soit qu'ils fussent engagés dans la lutte depuis novembre ou qu'ils ne participassent à l'action que depuis quelques jours, tous maintinrent leurs positions dans la plus énergente des guerres, avec un courage et une discipline digne de vétérans.

Les mineurs des Galles du Sud et de la Nouvelle Angleterre, les paysans et artisans des plaines de l'Ecosse, les bergers et les domestiques des Highlands, les employés et les boutiquiers de Londres et des villes de province firent preuve d'une endurance égale dans l'exercice de leurs qualités guerrières.

Ils étaient commandés — et souvent brillamment commandés — par des hommes qui quelques jours auparavant étaient négociants, avocats ou architectes.

L'auteur de ces lignes eut le privilège de voir sortir de la ligne de feu la plupart des bataillons qui avaient pris part au combat et il en conservera une impression ineffaçable.

Un soldat épuisé par la lutte était un an plus tôt un employé à la bourse tiré à quatre épingles, qui se rendait chaque matin à son bureau, revêtu de l'uniforme sombre de son emploi. Il ressemblait à présent à un chasseur de grands fauves du Centre Africain. Un autre, grave instructeur, officier non encore en fonctions, était l'an dernier un négociant qui cultivait des tulipes.

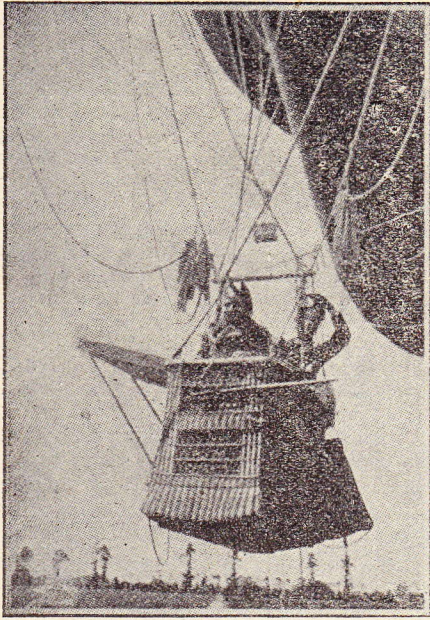
Et voilà pourquoi ce 24 avril devait échouer l'attaque déchaînée par les Allemands sur le saillant d'Ypres. Il est vrai que l'ennemi enleva Saint-Julien.

La 3e brigade, épuisée, décimée pour la seconde fois par les gaz délétères, ne put se maintenir, et son extrême aile gauche se replia au sud de Saint-Julien; des brèches se produisirent dans le front et la 2e brigade de Currie dut reculer à son tour.

La 3e brigade se reforma cependant et reprit la majeure partie du terrain perdu, tandis que le 8e bataillon du colonel Lipsitt ne céda pas un pouce de terrain près de la Graventafel malgré une violente asphyxie.

Vers midi une forte attaque allemande se déclancha contre le village de Saint-Julien et la ligne située à l'est de ce village.

La 3e brigade dut rétrograder de 600 mètres environ



Départ d'un observateur d'artillerie.

sur une nouvelle ligne au sud du village et à l'extrémité nord du hameau De Fortuin. Les débris — une centaine d'hommes à peine — du 13e et du 14e bataillon restèrent accrochés à l'ennemi derrière la ligne de Saint-Julien et y continuèrent pendant toute la nuit une lutte désespérée qui leur valut pour jamais tant de gloire dans leur pays natal.

La résistance du 8e bataillon du colonel Lipsett près de 's Graventafel fut presque aussi glorieux. Bien que son flanc gauche fût suspendu dans le vide, il ne broncha pas et garda intact au moment le plus périlleux le pivot du front anglais. Si cette position avait sauté, l'ennemi aurait percé au bout d'une heure derrière la 23e division et toute la ligne de l'est.

On rapporte qu'un officier mitrailleur du 7e — le lieutenant Bellow — ayant placé un morceau de pain sec à la pointe d'une baïonnette au-dessus du parapet, déchargea sa mitrailleuse jusqu'à ce que celle-ci fut réduite en pièces, puis, froidement, il continua à se défendre avec des fusils ramassés sur le terrain.

Entretiens les bataillons anglais, ralliés en hâte, s'élançèrent en avant.

La 13e brigade de la 5e division marcha entre le canal et la chaussée de Pilekèem.

On essaya aussi en même temps de reconquérir Saint-Julien. Le dimanche matin, vers 4 h. 30, la 10e brigade du général Hull entreprit une attaque contre le village avec deux bataillons de York et de Durham. Ils s'avancèrent à travers le centre droit des débris de la division canadienne jusqu'au coin des maisons, où ils se heurtèrent à un groupe nombreux de mitrailleuses allemandes.

Au cours de cet assaut la 10e brigade subit des pertes effroyables, et les bataillons de York et de Durham, qui s'étaient avancés dans une direction erronée, perdirent 13 officiers et 213 hommes.

Ce jour-là la bataille était devenue si confuse que le général Hull n'avait pas moins de quinze bataillons sous ses ordres ainsi que l'artillerie tout entière de la division canadienne.

Plus à l'est, près de 's Graventafel, le 8e bataillon de Durham essuya une violente cononnade d'obus asphyxiants — moins dangereux que le gaz, mais qui causaient une incapacité immédiate — et à 2 heures de l'après-midi les Allemands se lancèrent à l'assaut. Les Anglais résistèrent jusqu'à 7 heures sans bouger, mais alors la pression devint trop violente et ils se replièrent avec de grandes pertes.

Plus loin encore, à Broodseinde, à l'extrême-pointe à l'est de notre front, les Allemands firent une tentative analogue contre la 28e division à l'aide d'une violente cononnade et d'obus asphyxiants. La 85e brigade parvint néanmoins à se maintenir et fit même des prisonniers. »

Vers le soir du 25 la situation ne s'était donc guère modifiée.

Voyons maintenant ce qui s'était passé aux environs de Steenstrate au cours de ces deux journées.

\* \* \*

Nous avons quitté les Belges et les Français à cet endroit après le terrible bombardement de la nuit du 23 au 24 avril. Dans la matinée un grave incident se produisit.

L'ennemi n'avait pas cessé de diriger un feu extrêmement violent sur Lizerne, qui, ainsi que nous l'avons vu, était aux mains des Français. Les obus tombaient jusque dans les tranchées.

Des éclairs verdâtres ou d'un mauve éblouissant s'allumaient et jetaient par intervalles des lueurs fantastiques sur toute la région. En même temps les lueurs rouges des obus fouillaient le sol.

Mais les hommes restaient à leur poste. Leurs nerfs étaient soumis à une rude épreuve, mais on leur avait promis des renforts. Il y eut de magnifiques exemples d'abnégation.

Un carabinier, qui venait d'être atteint mortellement et qui perdait tout son sang par une affreuse blessure, ne voulait pas qu'on l'emportât et supplia :

« Laissez-moi mourir ici. C'est quand même pour la Patrie ! On les aura, les Boches ! »

Soudain, vers 1 h. 30 du matin, sans qu'aucun indice particulier eût pu faire prévoir l'événement, la 1re compagnie du 4/2 C., formant la droite du bataillon Richard, se vit en butte à un tir de mousqueterie partant des lièzières ouest de Lizerne que l'on présumait occupées par les territoriaux français.

Le commandant de la compagnie expédie une patrouille vers le hameau ; reçue à coups de fusil, elle ne peut y pénétrer. Il se met en rapport avec l'officier français dont l'unité tient une tranchée immédiatement à sa droite : cet officier lui répond qu'il a perdu la liaison avec son bataillon.

Une autre patrouille, dirigée en avant des tranchées françaises au nord-est de Lizerne, se heurte à un détachement ennemi.

Le soldat Cosyns qui la dirige tue deux Allemands et en ramène un troisième prisonnier ; c'est un grand et solide gaillard, coiffé du casque, et qui contraste étrangement avec le petit carabinier qui lui arrive à peine à l'épaule.

Brusquement, un globe rouge lumineux s'élève dans le ciel, derrière la droite de la 1re compagnie. C'est un signal allemand. Aucun doute n'est désormais possible : l'ennemi est dans Lizerne.

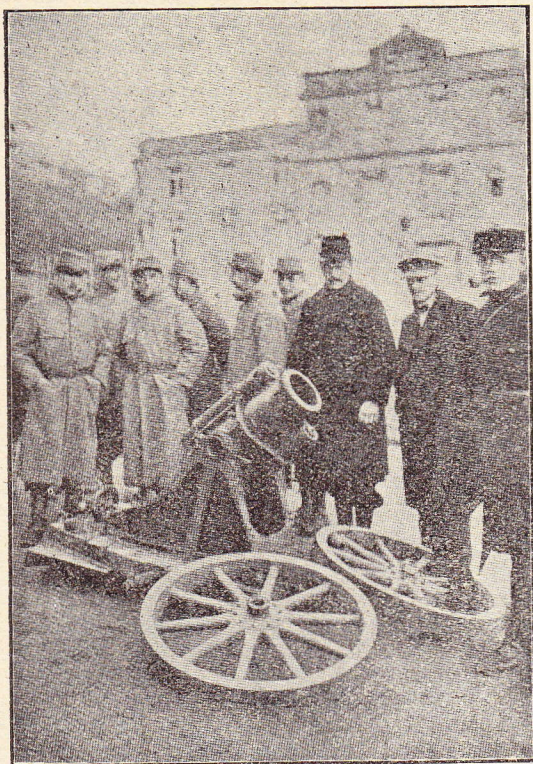
Le capitaine Peffer envoie des hommes vers le major Richard et vers la 2e compagnie, placée en réserve, pour les prévenir de ce qui se passe. Ils n'arrivent pas à destination.

Or, un fait des plus graves venait de se produire. Bientôt, en effet, on apprenait que les territoriaux français battaient en retraite ; une partie d'entre eux refluait vers nos lignes et déclaraient que les Allemands s'étaient emparés de leurs tranchées !

Il n'est pas douteux que nos alliés avaient été victimes, devant Lizerne, d'une véritable surprise. Violamment bombardés, sans protection efficace contre les projectiles asphyxiants, ils s'étaient vraisemblablement abrités tant bien que mal dans le voisinage de leurs petites tranchées bouleversées et à peu près intenable.

A la faveur d'une nuit opaque, et peut-être aussi grâce à quelque ruse déloyale (1), l'ennemi était parvenu à faire irruption dans les positions françaises établies autour de Lizerne.

(1) Les Allemands avaient revêtu des capotes de territoriaux français pour approcher des lignes.



Un lance-mines, pris aux Boches et exhibé au Havre.

Déjà la 1re compagnie du 4/2 C. était soumise à un feu violent d'infanterie la prenant d'enfilade et même de revers, quand les Allemands firent brusquement irruption dans l'extrême droite de la tranchée et enlevèrent trois prisonniers. Menacé d'être enveloppée, la poignée d'hommes dont se compose encore la compagnie se retire, non sans quelque désordre inévitable; dans le tumulte et l'obscurité, la petite troupe s'égare ou ne se rend pas un compte exact des choses; toujours est-il qu'elle continue de se replier vers le Bernard-Plaetsbrug.

A la 2e compagnie, les affaires se gâtent aussi. Son chef n'a été touché par aucun avis concernant la situation nouvelle. Mais en constatant, vers 8 heures du matin, l'agitation qui règne autour de lui, en percevant le bruit de la fusillade très vive, il expédie à son tour une patrouille vers Lizerne et une autre vers les tranchées françaises au nord immédiat du hameau.

Les hommes annoncèrent que Lizerne était aux mains de l'ennemi et que les Alliés abandonnaient la position.

La 2e compagnie, fusillée à son tour dans le flanc, ne put se défendre avec toute la vigueur indispensable parce que les territoriaux débâchés gênaient son action.

La 2e compagnie, exposée comme la 1re, au danger d'être cernée, se replia également vers l'ouest, dans la direction du chemin de Zuidshoote.

La confusion s'accrut encore; des troupes de toute sorte, belges et françaises, se heurtaient les unes aux autres, ce qui causa un commencement de panique.

Soudain un détachement ennemi s'élança de Lizerne, cherchant à exploiter les avantages d'une attaque par surprise. Un corps à corps s'engagea avec un peloton de la 3e compagnie, dont presque tous les hommes sont fauchés.

Un peloton de la 1re compagnie subit le même sort; en quelques instants il fut cerné et les hommes encore debout au milieu des morts et des blessés, furent obligés de se rendre. Les événements se suivaient rapidement; il était à peine 3 heures du matin.

Deux compagnies du 4/2 carabiniers, sans officiers, erraient à l'abandon au milieu d'un terrain qu'elles ne connaissaient pas, sans aucun contact avec le reste des

troupes, la troisième avait perdu la moitié de son effectif.

En quelques minutes les pertes furent très lourdes. Le sous-lieutenant Henrion s'écroula, atteint d'une balle en plein cœur; le sous-lieutenant Deschuyter fut frappé au front et tomba en arrière sans un cri.

Le major Richard s'efforça de rallier les troupes. Aidé d'un officier des zouaves il réussit à établir une première barricade, formée d'une ligne de 400 à 500 hommes.

C'était un mélange de zouaves, de carabiniers et de grenadiers.

Le major Borremans envoya son unique compagnie au moulin de Lizerne afin de repousser une attaque de ce côté.

Le détachement du major Richard rejeta les assaillants; les chefs étaient de nouveau maîtres de leurs hommes et l'ennemi ne fit plus de progrès. Richard donna même l'ordre de charger. La baïonnette en avant, zouaves, carabiniers et grenadiers s'élançèrent sur les Allemands. Une lutte terrible s'engagea, mais l'ennemi ne tarda pas à lâcher pied et s'enfuit vers Lizerne.

Les Alliés l'y poursuivirent, mais arrivés à 100 mètres du hameau, ils furent accueillis par un feu violent de mitrailleuses; l'ennemi ne craignit même pas d'abattre ses propres hommes en même temps que les zouaves et les Belges, pourvu qu'il pût contenir l'assaillant.

Nos hommes furent incapables d'avancer parmi cette grêle de projectiles. Finalement, pour ne pas être complètement anéantis, ils durent faire demi-tour.

Il était évident que l'on ne pourrait enlever Lizerne à l'ennemi, sans l'aide de nouveaux renforts.

Entretemps l'ennemi avait fait également des tentatives pour progresser dans la direction du moulin. Il y eut d'effroyables corps à corps. Les antagonistes se battaient à coups de baïonnettes, de crosse de fusil, mais nos hommes résistèrent jusqu'au bout et firent échouer toutes les attaques.

C'était bien le printemps sanglant qu'on avait annoncé...

Le lieutenant Donnay, de Casteau, des grenadiers, fut abattu par une balle au moment où, imitant l'exemple donné jadis par le major d'Oultremont, à Tervaete, il excitait le courage de ses grenadiers, affrontant lui-même tout danger.

Quatre jours auparavant le Roi l'avait élevé au rang de chevalier de l'Ordre de Léopold pour actes de courage.

Une troisième section ennemie s'était approchée, ce matin là vers 3 heures d'une tranchée, où se trouvaient deux pelotons de la 4e compagnie. Au moment où ceux-ci s'apprétaient à ouvrir le feu, les autres levèrent les bras et crièrent : «Kamarad » pour manifester leur intention de se rendre.

Les nôtres, les croyant de bonne foi, évitèrent de tirer, mais s'aperçurent bientôt qu'ils avaient été victimes d'un stratagème aussi perfide qu'odieux.

Soudain les Allemands sautèrent dans la tranchée. Mais les grenadiers, sous le coup de l'indignation, luttèrent avec un redoublement de fureur, et les Prussiens qui n'étaient pas tués ou blessés durent s'enfuir précipitamment.

L'attitude de nos troupes fut vraiment admirable, ainsi qu'en témoigne le commandant Willy Breton dans son ouvrage «Steenstrate», auquel nous empruntons ces particularités.

«On voudrait pouvoir citer tous les actes d'héroïsme, de dévouement, d'abnégation splendide dont les aborés de Lizerne furent alors le théâtre. Mais la plupart, hélas ! demeureront à jamais ignorés.

Un jeune caporal, élève du Conservatoire de Liège, était doué d'une voix superbe. Aussi ses camarades le mettaient-ils constamment à contribution.

Soldat magnifique, il était un exemple pour tous. Au cours de l'ardente lutte de cette nuit, il s'était comporté avec son habituelle bravoure. Déjà l'ennemi, décimé par l'héroïque résistance des nôtres, battait en retraite, quand un éclat d'obus vint frapper à la tête notre jeune Liégeois.

Il chancela; le sang inonda son visage. Mais il ne veut pas faiblir. De son mouchoir il a fait un tampon qu'il applique sur sa blessure. Il écarte d'un geste ceux



Château détruit aux environs d'Ypres.

qui se pressent autour de lui, et se fâchant presque, leur commande : « Allez vous battre, les amis. Ne vous occupez pas de moi; ce n'est rien. Vous ne me me croyez pas? Allons donc, je puis encore chanter ! »

Et debout, face aux Boches qui reculent, bien que ses forces déjà le trahissent, il se dresse pour chanter une dernière fois sa mélodie favorite, l'air célèbre de la *Tosca*. C'est toute son âme qui vibre et pleure. Il semble que jamais sa voix n'ait été plus belle et plus pure. Mais voici brusquement qu'elle se brise en un sanglot déchirant :

*Je meurs désespéré ! Je meurs désespéré !*

L'héroïque soldat n'en peut plus. Un frisson glacé le parcourt. Dans un effort surhumain, il s'adosse à la paroi de terre et de boue; il ne veut pas tomber. Sa voix déjà n'est presque plus qu'un souffle :

*Et je n'aimai jamais autant la vie,  
Autant la vie !....*

Puis le corps glisse dans le fond de la tranchée. Le vaillant petit Liégeois n'était plus.

A cette même compagnie appartenait un grenadier dont tous les proches avaient été massacrés à Dinant : ses parents, sa femme, son enfant, Taciturne et farouche, il s'était battu partout comme un lion. Pas un Boche n'avait passé à portée de son fusil sans qu'il l'eût abattu. Mais cela ne pouvait lui suffire. Parfois, il deserrait les dents pour lancer dans un juron : « Il m'en faut prendre un, afin de l'étriper comme un porc ! »

C'était l'homme de toutes les missions dangereuses et le fossoyeur de la compagnie. Plus rien ne l'attachait à la vie. N'avait-il pas absolument tout perdu? Vingt fois, déjà, il n'avait échappé à la mort que par miracle. Mais il narguait la Camarde, et pris de colère quand on l'incitait à plus de prudence, s'écriait : « Je me f... de crever, pourvu que j'aie leur peau ! »

Il s'en était donné à cœur joie, cette nuit-là, et à lui seul avait « fait de l'ouvrage » pour quatre. En pleine bagarre, à certain moment, on l'avait vu bondir hors de la tranchée, comme pris d'une rage folle, puis y entrer, tenant dans sa poigne solide un Boche plus mort que vif.

Connaissant les menaces que notre homme avait si souvent proférées, son lieutenant, prévenu, s'était précipité vers lui. Il vit alors ce spectacle incroyable :

Penche sur l'Allemand légèrement blessé et qui lui souriait avec reconnaissance, le terrible et farouche grenadier, dont la femme et l'unique enfant avaient été massacrés à Dinant, et qui lui-même mourait de soif dans l'atmosphère empoisonnée par les gaz asphyxiants, faisait boire à son adversaire les dernières gouttes de café que contenait encore sa gourde ! »

\* \* \*

Reprenons maintenant le récit des événements.

Le colonel Lotz mis au courant de la situation demanda aussitôt des renforts au général De Ceuninck.

Il était 3 h. 30 et bien des choses s'étaient passées en une demi-heure. Le général envoya les bataillons du major Constant sur la ligne de feu.

Ils se mirent en marche et s'établirent à 800 mètres au nord ouest du clocher de Zuid-schoote.

Le 4<sup>e</sup> régiment de ligne reçut, de son côté, l'ordre de se tenir prêt au premier signal.

Un officier fut délégué au quartier général des Français installé à Elverdinghe. Le groupement français répondit qu'une attaque allait être dirigée sur Lizerne et Steenstrate par trois bataillons et une autre par un bataillon sur Het Sas.

Malgré le bombardement ininterrompu et d'une intensité inouïe, les faibles effectifs se maintinrent bravement devant Lizerne.

Près de Pypegaele on signala la présence de soldats allemands égarés, ce qui fit naître le bruit que l'ennemi avait également pénétré jusqu'à cet endroit, mais cette nouvelle, heureusement, était fausse.

A 7 h. 30 le général De Ceuninck reçut un avis qui fit échapper à ses lèvres ces imprécations :

« Ah ! les bandits ! les misérables ! »

Le colonel Lotz venait, en effet, de téléphoner que des fractions allemandes avaient revêtu la capote gris-bleu et le bonnet de police des territoriaux français et, ainsi accourues, travaillaient à des retranchements le long de la route de Lizerne à Steenstrate. Le fait n'était pas douteux; il avait été vérifié et contrôlé par de nombreux témoins.

En même temps qu'il faisait prévenir toutes les troupes, ainsi que le commandement français, de l'ignoble stratagème employé par l'adversaire, le général De Ceuninck fit ouvrir par une batterie un feu rapide sur les travailleurs allemands déguisés. En un rien de temps, obus et shrapnells pleuvent sur la route et y font un si joli massacre de Boches, que les fractions ennemies découvertes ne tardent pas à fuir dans le plus beau désordre.

Le général De Ceuninck compléta bientôt ses instructions à Pypegaele et ordonna d'y occuper deux positions à la lisière orientale des petits bois à l'ouest de Zuid-schoote. Le 4<sup>e</sup> devait rester en réserve près de Noordhoek.

Les détachements dispersés se reformèrent.

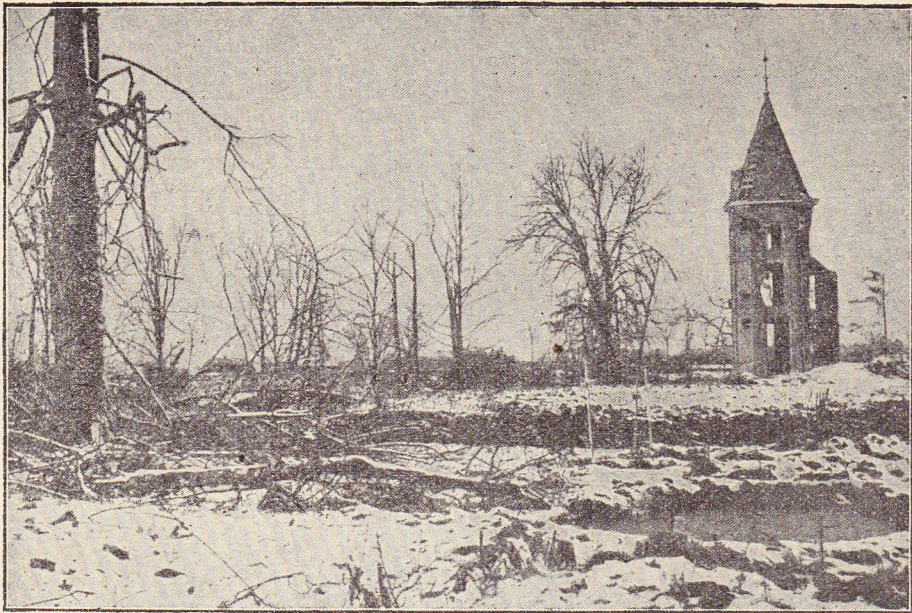
Et on attendit la grande attaque française.

Un peu avant 8 h. 30, le général Codet faisait savoir au commandant de la 6<sup>e</sup> division que le mouvement allait commencer. Et comme les Allemands se groupaient à Lizerne, il pria le général De Ceuninck de faire battre énergiquement le hameau par l'artillerie belge. Ce qui fut exécuté aussitôt.

L'attaque commença, mais les progrès furent assez lents. Une heure plus tard, un officier délégué auprès du général Codet annonça que le front français était parvenu jusqu'à mi-chemin entre Zuid-schoote et Lizerne.

Mais à ce moment la résistance de l'ennemi s'accrut. Il avait concentré dans ce hameau une grande quantité de mitrailleuses qui firent pleuvoir des rafales de projectiles dans les rangs des assaillants. Impossible d'avancer dans cet enfer. Aussi les troupes alliées, clouées sur place, résolurent de faire exécuter par l'artillerie une préparation plus complète.

Le général Codet forma un nouveau plan d'attaque. Il se proposait de commencer l'assaut à 14 heures, de déborder et de faire tomber Lizerne par le nord. Le bataillon du major Constant devait coopérer à cette action.



En Flandre derrière le front.

Une grêle de projectiles s'abattit une fois de plus sur les deux hameaux de Lizerne et de Steenstrate et leur intervalle.

A 14 heures les Français partirent dans un ordre magnifique, ils furent accueillis par un feu terrible. Le terrain était labouré par les obus. Un officier d'artillerie compta dans une prairie voisine de ses pièces plus de trente entonnoirs d'obus de 150 et de 210; le bombardement était donc très vif jusque dans la zone même des batteries. Des arbres bordant les routes furent brisés comme des fétus de paille. Lizerne et Steenstrate brûlaient.

« La situation est atroce », peut-on lire dans les notes d'un combattant. « Nous croyons littéralement de faim et surtout de soif. Les gaz répandus par les explosions nous étouffent. On ne respire plus, on râle. Pas une goutte d'eau à trouver. Il n'y a autour de nous qu'une boue innommable. En vain cherche-t-on à humecter son mouchoir pour se protéger les yeux et la bouche. Alors quelqu'un s'avise, sous les obus qui déferlent, d'aller déterrer dans un champ derrière nous quelques navets. On les découpe en rondelles qu'on s'applique sur les yeux ou que l'on mâche lentement. C'est mieux que rien, car au moins ça soulage... »

Voici que l'ennemi, au même moment, asperge nos positions formant saillant près du canal. d'un liquide qui, à peine arrivé au contact du sol, dégage de lourdes vapeurs asphyxiantes. Les morts, les blessés, les malheureux que les gaz délétères ont intoxiqués, encombrant le fond des tranchées bouleversées.

« Depuis le matin, écrit le pr Duwez dans un émouvant ouvrage, les communications avec l'arrière sont interrompues, aussi sommes-nous obligés d'entasser les blessés dans les abris. Bientôt tous les refuges qui avoisinent le poste de secours se remplissent. Il faut tirer les hommes par les épaules et les pousser pour les faire entrer par les petites portes. Il y a là des mourants. »

Ces postes de secours présentent également un spectacle effroyable.

\* \* \*

L'attaque française s'est déclanchée avec un entrain merveilleux. Les Allemands, menacés par leur propre artillerie, commencent à lâcher pied.

A la gauche, progressent les compagnies du 418e régiment d'infanterie, en majeure partie composées de recrues de 1915, pour qui c'est le baptême de feu. Le bataillon Constant est bientôt confondu parmi les hommes du 418e.

Les pertes sont lourdes, mais on avance bravement. Le lieutenant-colonel Barraud, qui conduit l'attaque, est tué, ainsi que son officier adjoint.

Entre 14 et 16 heures des détachements dépassent Lizerne en feu et marchent par le nord vers Steenstrate.

Des Allemands s'élancent vers nos lignes, les bras levés. Un de leurs groupes est impitoyablement abattu par une de leurs mitrailleuses dont il semble que ce soit la mission spéciale. Les Allemands ne pouvaient pas se rendre et devaient se laisser tuer.

A 16 heures les Alliés ne paraissent plus se trouver qu'à une centaine de mètres de Steenstrate.

Cependant les Français n'étaient pas encore maîtres de Lizerne, bien que le hameau fût entouré de trois côtés.

Il y eut un moment de confusion sur ce point.

Le major Constant ouvrit personnellement une enquête et un officier du 4e zouaves lui confirma que l'ennemi était encore maître du hameau de Lizerne, qu'il y disposait de mitrailleuses et que des groupes Allemands tentaient même de s'infiltrer entre le hameau et le moulin.

L'attaque française était arrêtée quand la nuit tomba. Notre flanc gauche était donc toujours menacé.

Une compagnie du bataillon Havenith y fut maintenue en réserve.

A 22 heures on apprend que Lizerne est encerclé de toutes parts; la situation se présente donc sous un jour favorable.

Le 3e de ligne se tient prêt à relever les grenadiers.

Le 4/2 carabiniers est autorisé également à se retirer.

Au matin les grenadiers se rendirent à leurs cantonnement. Ils eurent beaucoup de difficultés à quitter leurs tranchées. Le régiment fut bombardé tout le long de la route conduisant à Pypegaele; les « 150 » boches formaient un barrage infranchissable. Beaucoup d'hommes, harassés par la lutte, tombèrent là. Enfin, en faisant un immense crochet, on parvint à échapper aux projectiles et à 8 heures on atteignit le village désigné, où les habitants réservèrent aux vaillants guerriers un accueil cordial.

Le bataillon Richard fut soumis de son côté, à de terribles fatigues. La pluie s'était mise à tomber, ce qui augmentait encore la misère générale. Des blessés gémissaient dans la nuit ruisselante. La tranchée était une mare de boue gluante.

L'ennemi tirait sans arrêt, à obus à gaz, à shrapnells de 105. Les yeux piquaient, les poumons brûlaient. Quelle nuit !

« Je viens de m'asseoir pour un moment, raconte le



Avant-poste boche.

lieutenant Paternotte, quand je découvre, étendues au fond de la tranchée, deux formes immobiles. Je me penche, et reconnais, à côté du cadavre d'un soldat boche, celui d'un officier des grenadiers. C'est le lieutenant Krick (1). Je fais déposer son corps sur le revers de la tranchée et ordonne qu'on dépose, hors de celle-ci, le cadavre allemand.

« Un peu plus tard, je distingue deux ombres qui, derrière moi, s'approchent de la tranchée. Je les interpelle. Une voix me répond : « Où est le lieutenant Krick? » Ce sont deux grenadiers, porteurs d'un brancard, qui depuis des heures, insouciantes des obus qui tombent et des balles qui sifflent, cherchent le corps de leur officier. Leur magnifique dévouement me remplit les yeux de larmes. Avec des précautions infinies, ils ont déposé le cadavre sur le brancard, puis emportant leur précieux fardeau, sont partis dans la nuit, tandis qu'une mitrailleuse boche ouvrait le feu... »

« Nous venons de passer notre troisième nuit de bataille, sans répit, sans sommeil », rapporte de son côté le capitaine Peffer. « Vers 3 heures du matin, le 25, je suis prévenu que le 3e de ligne nous relève. Il commence à faire jour déjà, quand j'aperçois, en effet, derrière moi des groupes d'hommes de ce régiment dans un champ de navets en fleurs. Ils se glissent un à un vers la tranchée, d'où je fais sortir de même mes soldats exténués et le lieutenant Paternotte.

Il fait tout à fait clair maintenant. Il est 7 h. 30 du matin. Il ne reste plus auprès de moi que le 1er sergent Harry et mon brave Van Iseghem.

Notre tour est venu de partir. Mais il me semble être incapable de bouger. Je voudrais dormir et perdre la notion complète des choses. Je ne sens plus la faim qui me tenaillait tantôt. Et puis, une satanée mitrailleuse boche tire par rafales au-dessus de la tranchée qu'il faut quitter.

Enfin, je m'élançai d'un bond et vais m'affaler dans le champ de navets; je rampe jusqu'à un trou d'obus où gisent deux blessés que je console de mon mieux.

Pour comble, voici que l'artillerie boche rentre en danse. Je parviens à me traîner à bout de forces jusqu'au moulin, ou du moins ce qui reste du moulin.

Dans une salle voisine, criblée d'éclats, une vingtaine de blessés agonisent; un aumônier se trouve parmi eux. Je lui demande une cigarette et je m'apprête à m'étendre pour dormir. Mais l'aumônier me dit qu'un officier blessé se trouve dans l'autre chambre; je me lève et je découvre mon lieutenant Paternotte, grièvement atteint. C'était le seul officier dont je disposais. L'autre, qui faisait le service à la 4e compagnie, le lieutenant Robert, a été blessé la veille. Il est à l'hôpital de Linde où je le retrouve encore en vie : une balle lui a traversé le poumon droit.

Il est 1 heure de l'après-midi quand j'arrive au cantonnement. Je n'ai plus sommeil, mais je meurs de faim, et tandis que je dévore quelques aliments, j'entends des rires joyeux autour de moi; un camarade m'assure que c'est aujourd'hui dimanche !.. »

\* \* \*

Le 3e de ligne se trouvait donc au front sous les ordres du lieutenant-colonel Mahieu. Le régiment comprenait cinq bataillons.

Le 4e occupa les environs de Pypegaele.

L'attaque franco-belge du 24 devait se poursuivre le 25 de très bonne heure.

A 4 heures les batteries françaises ouvrirent le feu, mais des obus vinrent éclater dans la tranchée du 5e bataillon (major Debruynne) du 3e régiment. C'était une erreur de tir qui, heureusement, fut rectifiée aussitôt.

L'attaque ayant échoué, le général Codet y renonça. On attendait des renforts le lendemain et on décida de reporter l'attaque au 26.

Un délégué de la division de cavalerie anglaise du général De Lisle vint annoncer que les cavaliers britanniques avaient mission de tenir derrière la droite belge une nouvelle ligne de résistance, pour le cas où leur aide serait jugée nécessaire.

Le 3e compagnie du génie exécuta dans l'entretemps des défenses pour les hommes et une caponnière pour les mitrailleuses. Ce dangereux travail fut exécuté sous le feu meurtrier des Allemands et dix-neuf hommes de la compagnie furent tués ou blessés.

Le commandant Boël, le caporal Hermesse et le pionnier Bamps furent cités à l'ordre du jour pour leur conduite héroïque, trois officiers, le médecin du bataillon et trente-et-un sous-officiers, caporaux et soldats obtinrent une citation élogieuse à l'ordre du jour de la division.

Le bataillon du génie de la 1re division vint également prêter son concours, parce que la tâche était trop rude.

Les Allemands ne se sentaient plus en sécurité. Leur offensive semblait piétiner sur place et leur situation à Lizerne était plutôt précaire.

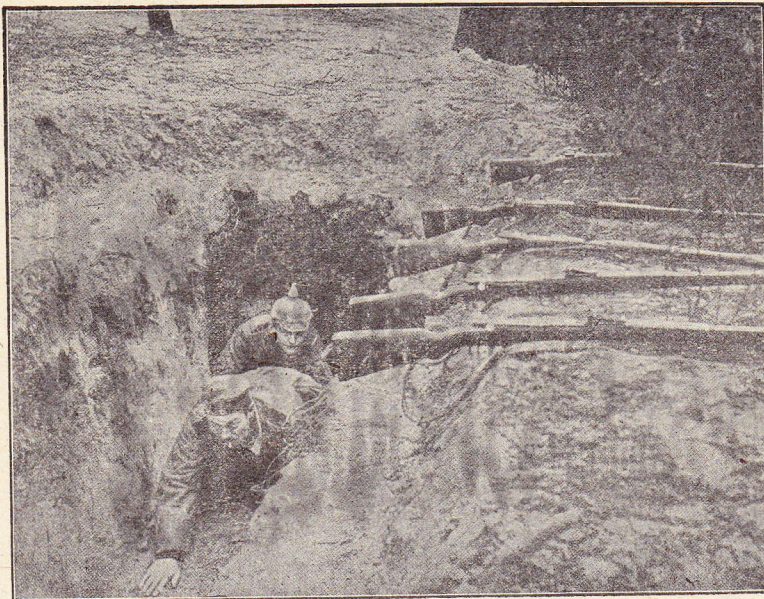
Les lignes belges étaient toujours intactes, les Français avaient rétabli leurs positions, le terrain était solidement défendu et l'on attendait de nouveaux renforts.

Toutefois l'ennemi pouvait reprendre son action.

En cette après-midi dominicale (25 avril), il déploya une activité plus grande. Son artillerie redoubla ses salves et nos tranchées furent violemment bombardées. Nos pièces ripostèrent avec énergie au tir allemand. Puis nos troupes de réserve reçurent l'ordre de se tenir prêtes à se porter au secours des troupes de première ligne. On veillait donc afin d'éviter toute surprise.

Dans leurs positions bombardées à outrance, les bataillons du 3e de ligne subissaient avec le même stoïcisme que leurs devanciers l'avalanche de fer. Leur situation, pourtant, n'avait pas tardé à devenir atrocement pénible. Des portions entières s'éboulaient, sous l'explosion formidable des projectiles, qui répandaient à profusion des nuages de gaz asphyxiants. Le nombre des morts et des blessés croissait rapidement, sans qu'il fût possible, en plein jour, de leur porter secours dans l'horrible tourmente.

(1) Tué, pendant les combats du 23.



La relève d'un avant-poste boche.

» Nous étions à peine depuis quelques heures dans les tranchées où nous avions relevé les grenadiers, rapporte le caporal De Groote, du 3e de ligne, que notre position fut soumise à un bombardement épouvantable. Je me demande encore comment nous avons pu y résister et par quel miracle j'en suis sorti vivant.

Un seul obus, tombé en plein dans la tranchée, anéantit une partie de ma compagnie : le commandant blessé, 1 sous-lieutenant tué, 3 sous-officiers, 4 corporaux et plus de 20 hommes tués ou blessés. C'était affreux. »

« Ma section de mitrailleuses Maxim se trouvait en position près du moulin de Lizerne, écrit de son côté le caporal Melchior.

Nous devons battre le pont de Steenstrate qui servait de passage aux Boches pour ravitailler leurs troupes qui avaient franchi le canal. Les obus tombaient autour de nous sans arrêt. Il y avait une telle fumée, tant de poussière soulevée par les explosions, qu'on ne voyait plus rien. A chaque éclaircie, nous tirions tout de même vers le pont.

Deux fois, ma mitrailleuse fut renversée par l'éboulement des terres. Je n'ai jamais rien vu de plus infernal que ce bombardement qui dura toute une partie de la journée et de la nuit. »

Le soldat Follart Achille, mitrailleur également, signale que sa section avait relevé un poste de mitrailleurs des grenadiers Tout fut calme d'abord. Mais il était impossible de se découvrir sans que sifflent aussitôt les balles allemandes. Dans la matinée déjà, son camarade Pierquin reçoit une balle dans la main qu'il a posée sur le parapet; un peu plus tard, le sergent Simonet est atteint en plein front en tirant par le créneau. Dans l'après-midi, commence un terrible bombardement par obus asphyxiants. La terre est littéralement secouée.

« Un obus éclate presque sur nous. Je vois tomber le capitaine Clinckermaille, blessé par des éclats à dix-sept places différentes. »

Malgré tout, les hommes tiennent bon.

Le lieutenant-colonel Mahieu peut annoncer dès lors que toutes les positions ont été maintenues.

Vers le soir le bombardement diminue.

Mais à 21 heures 30, en pleine nuit, il reprit avec une rage inouïe. Les Allemands entreprirent une furieuse attaque au nord de Steenstrate.

Ils s'élancèrent sur le 3e de ligne en poussant de rauques « hurrah ». Mais une pluie de balles et une avalanche d'obus brisèrent du coup l'assaut ennemi.

Puis la nuit tomba. Des brancardiers évacuèrent les blessés du 8e deligne, dont beaucoup devaient encore

succomber. Leur agonie fut longue et terrible et souvent, au milieu des souffrances et de la soif qui les torturaient, ils avaient envié les camarades tués sur le champ de bataille sans avoir souffert aussi atrocement.

## Les Canadiens à Zonnebeke. — Les Belges et les Français reprennent Lizerne.

Il est temps de nous reporter au front anglais, car les deux zones voisines se soudaient étroitement l'une à l'autre et un insuccès sur une partie de la ligne, n'aurait pu manquer d'avoir sa répercussion sur la partie voisine.

Comme nous l'avons vu précédemment, les troupes britanniques furent soumises à une tout aussi rude épreuve. La 3e brigade canadienne avait fini par être relevée. La 2e devait suivre ce même dimanche soir, au cours duquel se déroulèrent sur le front franco-belge les opérations décrites plus haut.

Le lundi matin, la 2e brigade fut rappelée. Elle ne comptait pas plus de 1000 hommes, par suite des lourdes pertes subies, et cependant on ne pouvait se passer de son aide. La ligne était trop faible.

L'ennemi continuait à amener des renforts, n'épargnant en rien son matériel humain.

On eût dit que leur premier insuccès avait frappé les chefs de démence ! Ils envoyèrent les régiments à la mort l'un après l'autre et menacèrent les hésitants au moyen de mitrailleuses postées derrière les rangs.

La 2e brigade dut à nouveau aller occuper ses positions en plein jour et traverser la zone de feu balayée par les obus.

Mais les rangs s'amincissaient toujours. John Buchan écrit notamment :

« La plupart des officiers étaient d'origine canadienne et ils pouvaient se vanter d'un commandement régimentaire extrêmement fort.

Trois commandants de bataillons succombèrent, à savoir le colonel Birchall, du 4e, le colonel M. Harg, du 7e, et le colonel Boyle, du 10e. Plusieurs officiers d'état-major tombèrent également à cet endroit. Il ne resta du 5e bataillon que dix officiers, cinq du 7e, sept du 8e et huit du 10e. Parmi les mitrailleuses du 13e il n'en restait plus que treize sur cinquante-huit et un seul du 7e. Songez un instant à la tâche que ces hommes eurent à accomplir. Attaqués et cernés par quatre divisions, rendus insensibles par un poison dont ils n'avaient jamais pu rêver et qu'ils ignoraient totalement, sans artillerie lour-



Ypres. -- Le pensionnat de la Ste-Famille.

de pour les soutenir, ils résistèrent jusqu'à l'arrivée de renforts, et ils firent plus que de résister.

Après des jours et des nuits d'épuisement ils eurent encore l'énergie d'exécuter des contre-attaques. Et quand on les appelait, ils retournaient encore docilement dans l'enfer qu'ils venaient de quitter.

Si le saillant d'Ypres reste à jamais le champ de bataille classique de l'Angleterre, la partie du terrain comprise entre les chaussées de Poelcapelle et de Zonnebeke, qui fut littéralement imprégnée de sang, demeurera certes pour toujours la région sacrée des faits d'armes canadiens.

Le lundi 26 le poids de la bataille fut supporté principalement par les divisions des Northumbrians et de Lahore, qui avaient relevé les Canadiens.

La bataille se transforma bientôt en une lutte désespérée.

Le matin à 4 heures les Allemands se lancèrent à l'assaut près de Fortuin et de Frezenberg.

Suivons la relation si vivante de Buchan, traduite par Callewaert :

« La brigade de Northumberland, sous les ordres du général Ridell, reçut l'ordre de s'avancer à 10 h. 15 du matin vers De Fortuin. De concert avec la division de Lahore elle s'élança sur Saint-Julien. Cette attaque constituait une partie de l'offensive générale, qui plus à l'ouest amena les Français à la reprise de Lizerne et des tranchées environnant Het Sas, et qui contribua largement à enrayer l'offensive de l'ennemi et à mettre fin au fléchissement désespéré de notre ligne.

Mais l'attaque contre Saint-Julien était vouée à un échec. La brigade de Northumberland n'avait pas eu le temps de reconnaître le terrain, elle fut retenue par le fil barbelé et reçut en plein la décharge des obus. Son 6e bataillon parvint bien jusqu'à deux cents mètres environ en avant de nos tranchées, mais ne put se maintenir.

Le général Ridell tomba à 3 h. 30, et la brigade perdit 42 officiers et près de 1900 hommes.

De pareils assauts en plein jour étaient impossibles, car l'ennemi était trop pourvu en canons.

La division de Lahore n'eut pas plus de succès. La majeure partie de ses bataillons n'arriva pas à franchir le feu de barrage.

Le 40e Pathans, les célèbres « Quarante Voleurs » de l'histoire militaire des Indes, fut au nombre de ceux qui

furent les plus éprouvés. Le colonel tomba et presque tous ses officiers anglais furent tués ou blessés. Là aussi mourut le capitaine Dalmahoy, un soldat d'un courage et d'un talent extraordinaire, qui continuait à marcher à la tête de ses hommes, malgré ses six blessures.

Jemadar Mir Dast du 57e Rifles (de Wilde) conduisit son peloton avec la plus grande intrépidité, et lorsque tous les officiers anglais furent tombés, il rallia les survivants et commanda la retraite. Il gagna la croix de Victoria.

Plus à l'est, près de 's Graventafel, il y eut un violent combat. Le 85e brigade maintint sa ligne intacte, mais sur la gauche dans un petit bois situé entre la hauteur et la chaussée de Plasschendaele il avait un coin où la lutte fut chaude.

Le soir elle se vit obligée d'abandonner le coin nord-ouest de la hauteur et notre ligne fut un moment percée près de Broodseinde.

Pendant la nuit nous occupâmes une nouvelle ligne non loin de l'ancienne. Sur la droite la 28e division conserva son front primitif depuis le coin sud-est du bois du Polygone jusqu'au nord de Zonnebeke et le coin ouest de la hauteur de 's Graventafel. Puis le front s'infléchissait vers le sud-ouest suivant la rive gauche de la Haanebeek jusqu'à un point situé un peu à l'est de Saint-Julien. Là elle s'incurvait vers le sud jusqu'à la ferme Van Heule devant la route vers Poelcapelle.

Nous devons souligner le nom de cette ferme (Sheltrap-Farm, chute d'obus), car elle joua un rôle important dans les combats subséquents.

Les troupes se confondirent souvent. A certains moments on fut forcé de ramasser tout ce qu'on pouvait pour former les brèches.

Le général Prowse, de la 11e brigade, avait à un certain moment sous ses ordres douze bataillons anglais et trois bataillons français.

Mais les assauts des Allemands furent cependant repoussés. L'offensive faiblit. L'ennemi aspirait après le repos et du 27 avril au 2 mai il se borna à des opérations de peu d'envergure et à de violents bombardements.

\* \* \*

Voyons maintenant ce qui se passe en cette journée du 26 près de Lizerne et de Steenstrate :